

## THESSALONIQUE EN 1726

(LA RELATION DU MOINE RUSSE BASILE BARSKIJ)

En 1723, le moine russe Basile Barskij, né en 1702 à Kiev où il devait mourir en 1747, entreprit un pèlerinage qui devait le mener, non seulement à Jérusalem, mais encore dans bien d'autres lieux saints de l'Orient chrétien et de l'Europe. Ce pèlerinage, dans la plus pure tradition médiévale, et qui ne devait finir qu'avec la vie de Barskij, n'a rien à voir avec le tourisme à l'anglaise, qui existe déjà au XVIIIe siècle. Sans papiers, sans bagages, sans argent, s'en remettant, à la grâce de Dieu et à la charité des chrétiens, Barskij improvise un interminable voyage en zigzag, au hasard duquel il visite les monastères et les églises. Tout en rentrant de temps à autre chez lui à Kiev, il visite la Hongrie, l'Autriche, l'Italie, la Grèce et ses îles, y compris Chypre, Antioche, la Palestine, l'Egypte, la Syrie, Tripoli...

Ancien élève des académies théologiques de Kiev et de Lwow, il profite de la longue hospitalité du patriarcat grec du Caire pour ce perfectionner en grec. C'est en grec qu'il écrit certaines des légendes de ses croquis naïfs, ainsi, qu'une description de Jérusalem, encore inédite. Sa grande relation, qu'il écrit dans un russe coloré d'ukrainismes, est illustrée de ses dessins à la plume qui, tout en étant l'œuvre d'un artiste autodidacte, ont un intérêt documentaire majeur du fait des monuments qu'ils représentent. L'édition *princeps*, en trois in-folios publiés de 1778 à 1795, ne comporte pas d'illustrations. Nous utilisons ici l'édition en quatre volumes in-octavo, qui a été faite à Saint-Pétersbourg de 1885 à 1888, et qui reproduit en fac-similé les dessins de Barskij. Nous nous proposons d'ailleurs de publier des photographies des originaux, avec un commentaire archéologique.

L'œuvre de Barskij est d'une fraîcheur et d'une naïveté exquises. La misère et son cortège d'humbles soucis (trouver un toit, de la nourriture, des habits, un peu d'argent) y tiennent une large place. Barskij nous fait part des humiliations que lui cause sa pauvreté. Le capitaine d'un bateau français l'accepte comme passager non payant, mais ne le traite pas aussi humainement que des Turcs et des Juifs qui, eux, payent leur passage. Barskij suppose que le capitaine français méprise les orthodoxes en général,

et les moines orthodoxes en particulier. Quoi qu'il en soit, le pauvre Barskij passe à bord deux jours sans manger. Le troisième jour, un Juif charitable lui donne quelque chose à manger (tome I, p. 188). D'autre part, Barskij subit le supplice de Tantale si par hasard on lui offre un bon repas, et que le terrible jeûne orthodoxe, qu'il observe strictement, lui interdise d'en profiter. C'est ce qui lui arrive dans les îles ioniennes, où il débarque dans un état pitoyable avec son compagnon, un moine orthodoxe polonais avec lequel il avait fait l'Italie et la Grèce, et qui devait mourir à Chio. C'est le samedi saint. Les deux moines sont reçus par un prêtre catholique romain qui, ne comprenant pas qu'il a affaire à des orthodoxes, leur offre un repas magnifique que Barskij décrit avec une précision d'affamé. Les deux moines sont stoïques : ils prétextent de leur mauvais état de santé pour n'accepter qu'une tasse de tisane. Barskij a une véritable passion pour la géographie humaine et les statistiques. Il énumère les autorités civiles et religieuses, compte les églises et les couvents. Il note tout ce qui est curieux et paradoxal, s'intéresse à l'hagiographie, à l'égard de laquelle il a un mélange de candeur et de scepticisme qui fait penser à Hérodote.

Barskij passe une première fois par Thessalonique en allant au Mont-Athos. Mais il ne la décrit qu'à son retour du Mont-Athos, au cours d'un séjour qui se situe en Août 1726, et qui s'achève le 1er Septembre. Pour une fois, Barskij n'a pas fait de dessins. Mais la traduction de sa description de Thessalonique (I, pp. 259 - 265) permet de se faire une idée de ses mérites :

«La ville de Thessalonique se trouve sur la terre de Macédoine, au bord de la mer, dans le royaume turc. Elle est bien et agréablement située, et a des murailles en pierre de taille. Pour la grandeur et l'étendue, elle ressemble un peu à Rome si on la voit de loin. Les maisons sont toutes en pierre et couvertes de tuiles, mais d'une architecture ancienne et laide. Il y a quelques beaux et riches palais, mais qui ne ressemblent pas à ceux d'Italie. Là-bas, il y a des palais de cinq étages, et en quantité; tandis qu'à Thessalonique les palais n'ont que trois étages au maximum et sont très peu nombreux. En général, les maisons de Thessalonique n'ont que deux étages. Il y a cinq portes et trois grandes embrasures bien couvertes, où sont placés de grands canons, et qu'on ne peut pas voir. La forteresse se trouve en haut, sur la montagne; elle fait corps avec la muraille de la ville, et est dotée de tout ce qui est nécessaire à la défense de la ville. La ville en vérité est moins renommée pour sa beauté et ses fortifications que pour son ancienneté et ses communications terrestres et maritimes. On vient à Thessalonique de Constantinople, d'Egypte, de Venise, de France, par bateaux marchands d'Angleterre et par la route du continent. Des Allemands, des Valaques, des Bul-

gares, des Serbes, des Dalmates, des gens de toute la Macédoine et de l'Ukraine, commerçants de toute espèce en gros et en détail, y viennent en y important des marchandises de toute sorte et du blé.

Cette ville est très satisfaisante pour ce qui est de la nourriture, et surtout du pain. Il vient à Thessalonique chaque année des bateaux de la terre de France, et ils achètent du blé. Il en vient aussi des autres pays et des îles. Les gens qui habitent Thessalonique sont, pour ce qui est de la religion, des Grecs, des Français, des Turcs et des Juifs. La ville est surpeuplée, l'élément dominant étant les Juifs.

Tout d'abord, il y a à peu près trente *djami* d'après mon calcul personnel. Près de chacun d'eux se trouve une colonne de pierre polie, assez large pour un homme un ou un homme et demi, haute comme cinq fois la taille d'un homme, ou même plus. Sur ces colonnes, les Turcs invoquent leur Dieu à des heures précises. A savoir : durant le jour et la nuit, ils prient cinq fois (premièrement, à l'aube; deuxièmement, à midi; troisièmement, au coucher du soleil; quatrièmement, à deux heures de la nuit; cinquièmement, à minuit). Pendant le Ramazan, ils prient plusieurs fois. A savoir : pendant leur jeûne, ils dorment toute la journée, en se levant seulement aux heures de prière. Si, pendant leur jeûne, ils rencontrent au marché un chrétien ou un juif en train de manger, ils se mettent à le battre en lui disant : «Tu m'induis en tentation».—J'ai compris que la même scène a lieu dans toute la Turquie.—Ainsi, personne ne peut manger ouvertement : on se cache pour manger. Au coucher du soleil, sur toutes les colonnes ils se mettent à crier en invoquant leur Dieu, ils passent toute la nuit à manger et à banqueter, et ils boivent toute la nuit. Ils ont pour règle pendant leur jeûne de manger la nuit dehors dans les rues, en faisant beaucoup de tintamarre pour que le sommeil n'empêche personne de manger, et de supporter dans la journée le jeûne sans manger et même sans boire. En revanche, la nuit ils mangent et ils boivent comme des cochons. Ils ont deux Ramazan par an, le grand et le petit. Après le Ramazan, ils festoient pendant trois jours lors d'une grande fête qu'on appelle Baïram, et qu'ils fêtent comme nous la Nativité ou la Pâque. Ils ont aussi l'habitude de faire des prières pour les âmes des morts, ainsi que des offrandes.

Ecoute encore ceci. Les écoles des Juifs sont plus de soixante, comme je le leur ai entendu dire. Chez eux, la science est florissante, et ils ont beaucoup d'érudits. Ils ont même une académie où l'on enseigne diverses sciences, et même la philosophie. Je l'ai visitée, et j'y ai vu des philosophes qui disputaient de la même façon que ceux des autres peuples. Les Juifs de Thessalonique sont très riches, et tous les achats, les échanges et l'argent passent par leurs mains. En dehors des pauvres, tous portent des lévites

noires et longues, et, sur la tête, conformément à leur Loi, des coiffes rouge foncé et torsadées. Ils parlent l'espagnol, car, chassés d'Espagne, ils sont venus volontairement en terre turque, et sur l'ordre du sultan, se sont établis en Turquie, en surtout à Thessalonique.

Il y a une trentaine d'églises chrétiennes, comme je l'ai déjà dit, et une seule église française, qui est très petite parce qu'elle est destinée aux voyageurs et non aux habitants. Il y a aussi à Thessalonique un consul français, qui est envoyé de Constantinople à l'intention des Français, pour que les Turcs ne les imposent pas en leur faisant payer le *charats*.

Les langues que tu entends sont l'Italien, le français, l'espagnol, le valaque, le russe, le latin, l'arabe, l'arnaute, le bulgare, etc.

La ville de Thessalonique est assez belle du dehors, mais à l'intérieur il n'y a rien en dehors des *djami*, qui écrasent les églises chrétiennes. L'eau coule de fontaines qui se trouvent dans les grandes maisons turques et les rues principales. Les murs sont en bois; ils sont passés à la chaux et non à la peinture. Néanmoins, on les blanchit de temps en temps. Les rues sont pavées avec des pierres, mais non d'une façon uniforme. La ville toute entière est entourée d'un très haut mur de pierre, d'une construction grossière. En haut, il y a des postes de garde en forme de maisonnettes. La nuit, une garde veille constamment au moment du Ramazan. En revanche, ils ne montent pas la garde le vendredi, parce que le vendredi est pour eux ce que le dimanche est pour les chrétiens. A l'extrémité de la ville, sur la colline, il y a une forteresse avec des canons et des armes de guerre. De l'autre côté, la ville donne sur la mer.

Autour de Thessalonique, il y a des montagnes dont les cimes sont neigeuses toute l'année, des rochers et des bois. La mer est un golfe. Le poisson est en abondance, et en outre on introduit en ville du poisson des fleuves et des lacs des environs. La terre n'est pas sèche et stérile comme la terre d'Italie, mais fertile comme celle de l'Allemagne et la nôtre. On voit, non loin de Thessalonique, le mont Olympe, toujours couvert de neiges. Sur l'Olympe, d'après ce que j'ai entendu dire, il y a comme au Mont-Athos, quelques couvents.

Près de Thessalonique, il y a trois sources thermales où l'on se baigne. A une journée de cheval, il y a dans la montagne une eau miraculeuse, douce et bonne, qui se jette sur des rochers et des pierres. Elle est extrêmement pure et lumineuse, avec des reflets de marbre. Je ne sais pas si c'est là l'effet de l'eau ou du soleil. Les Turcs ont détourné cette eau, mais elle continue à couler dans son ancien lit, et elle transforme tout en pierre. Les gouttes d'eau qui tombent sur les feuilles des arbres voisins les transforment en pierre. Je ne suis pas allé moi-même à cette eau, mais on m'a montré des

morceaux de bois et des branches d'arbres transformés en pierre. J'en ai même pris quelques-uns avec moi comme souvenir et comme preuve. Je n'ai pas pu y aller à cause des brigands, turcs, et chrétiens, qui s'entretuent. Voilà pourquoi, pour aller là-bas, on se réunit à cinq, à six ou même à dix. Il y a aussi, près de Thessalonique, en deux autres endroits, des sources d'eau thermale. J'ai visité l'une d'elles. L'eau jaillit dans un bassin à hauteur d'homme, profond et large, en marbre blanc taillé. A l'intérieur, dans l'eau, et à l'extérieur, tout autour, il y a des dalles de pierre bien assemblées.

Il y a encore à Thessalonique une grande mosquée, construite en forme de cercle comme une colonne, et qui était anciennement une église. On voit dans cette mosquée une coupe de biscottes laissées par les chrétiens des temps anciens, quand les Turcs faisaient la guerre à la Grèce. Les chrétiens étaient enfermés avec ces biscottes pour toute nourriture et ne voulaient pas se rendre. C'est pourquoi les infidèles les gardent encore pour la gloire et pour le souvenir impérissable de ces braves».

On admirera la naïveté avec laquelle Barskij qualifie de miraculeuse l'eau (calcaire) qui, dit-il, transforme tout en pierre.

Barskij connaît quelques mots turcs (djami, Ramazan, Baïram, charats, arnaute), mais il ne connaît pas le mot minaret.

Il renvoie à un passage qui ne se trouve pas dans sa relation : «Il y a une trentaine d'églises chrétiennes, comme je l'ai déjà dit». C'est là encore un point commun qu'il a avec Hérodote. Ailleurs, non seulement il se répète, mais encore il se contredit : «Les maisons sont toutes en pierre et couvertes de tuiles... Les murs sont en bois ; ils sont passés à la chaux et non à la peinture».

La «grande mosquée, construite en forme de cercle comme une colonne» est Saint-Georges.

Assez curieusement, Barskij dit Grec pour orthodoxe, Français pour catholique, Turc pour musulman : «Les gens qui habitent Thessalonique sont, pour ce qui est de la religion, des Grecs, des Français, des Turcs et des Juifs.» Barskij brosse un intéressant panorama linguistique de Thessalonique : «Les langues que tu entends sont l'italien, le français, l'espagnol, le valaque, le russe, le latin, l'arabe, l'arnaute, le bulgare, etc.» Cette phrase demande quelques éclaircissements. L'arnaute est le nom donné par les Turcs à l'albanais. Le Latin est en réalité le ladino, la langue des Juifs de Thessalonique : le latin fait donc ici double emploi avec l'espagnol, qui vient d'être mentionné par Barskij. D'autre part, il ne mentionne ni le grec

ni le turc. A moins que, par l'arabe il n'entende pas l'arabe, qui était parlé par les Egyptiens qui venaient à Thessalonique, mais le turc !

Quoi qu'il en soit, si l'on peut mettre en doute la compétence de Barskij à certains égards, en particulier dans le domaine linguistique, on ne saurait mettre en doute sa bonne foi.

Paris

DÉM. HEMMERDINGER - ILIADOU